

## NEMO 2015. Le Québec à la Biennale internationale des arts numériques Paris / Île de France

Marie-Claude Lacroix

Numéro 107, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81090ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (imprimé)

2368-0318 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacroix, M.-C. (2016). NEMO 2015. Le Québec à la Biennale internationale des arts numériques Paris / Île de France. *ETC MEDIA*, (107), 71–77.

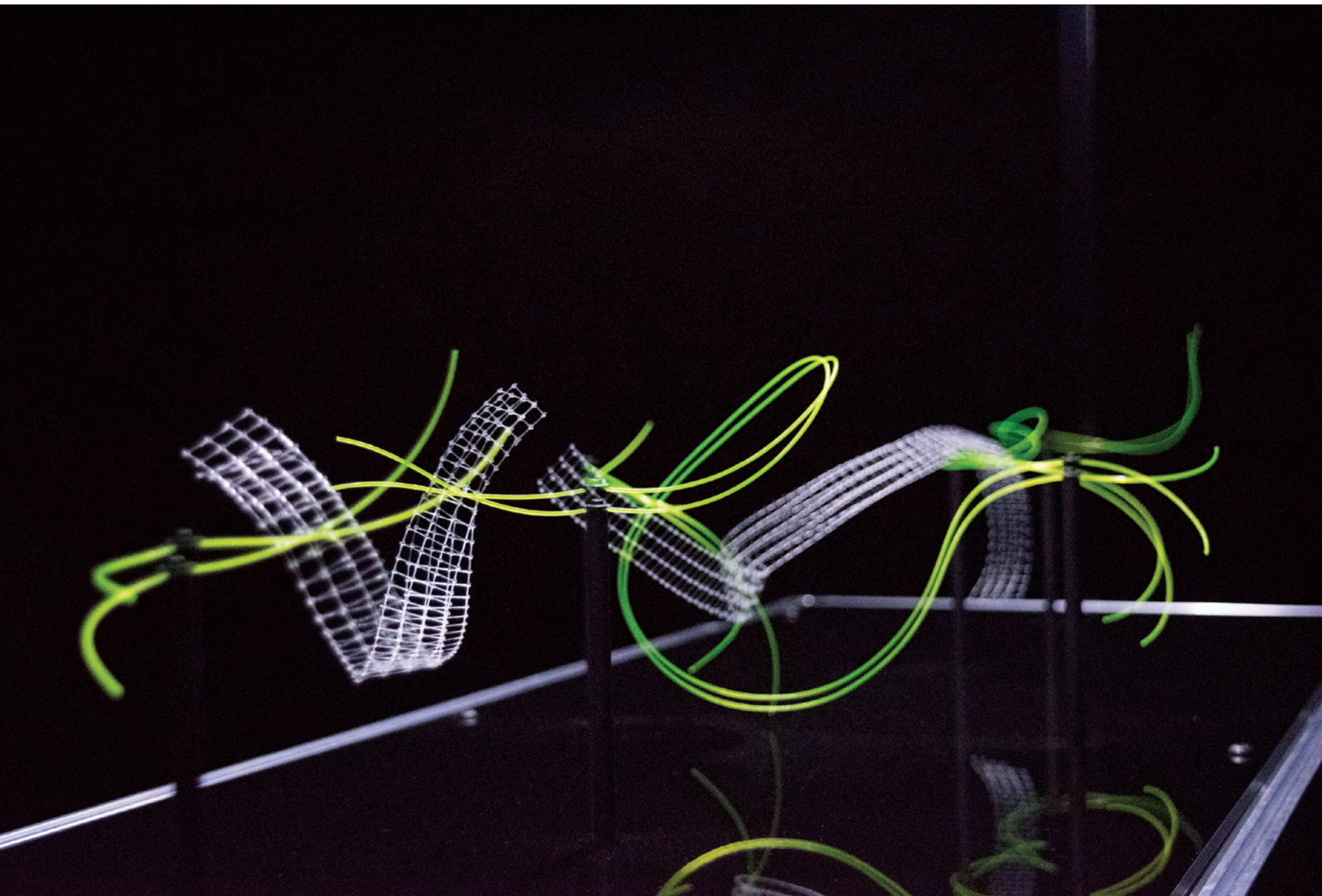
PROSOPOPÉES

QUAND LES

MACHINES

PRENENT VIE

QUÉBEC INTERNATIONAL



Maxime Damecour , *Temporeal; Tempsréel.*

# NEMO 2015

## LE QUÉBEC À LA BIENNALE INTERNATIONALE DES ARTS NUMÉRIQUES PARIS / ÎLE DE FRANCE

Le 5 décembre dernier, au CENTQUATRE-PARIS avait lieu le vernissage de l'exposition *Prosopopées : Quand les objets prennent vie*. Créé en partenariat avec la Biennale internationale d'art numérique de Montréal ainsi que le Festival ELEKTRA, Nemo 2015 Biennale internationale des arts numériques Paris / Île de France proposait, depuis octobre, des performances et des expositions se regroupant sous la grande thématique de la prosopopée. Dans le cadre de cette biennale d'art numérique, plusieurs artistes de renommée internationale furent invités, dont les artistes québécois Michel de Broin, Samuel St-Aubin, Maxime Damecour, Bill Vorn, Louis-Philippe Demers et 4X (alias Alain Thibault)<sup>1</sup>. Avant d'aborder davantage l'exposition, définissons la prosopopée. Par la suite, nous réfléchirons sur les différentes parties de l'exposition ainsi que sur les œuvres qui y sont présentées.

### Prosopopée : la machine au service de l'art

La prosopopée est une figure de style dans laquelle un objet inanimé, inerte, prend vie. À titre d'exemple, elle consiste à faire parler des animaux, à faire revenir des morts à la vie tout en transportant le spectateur dans un autre univers – univers principalement inspiré par l'auteur Philip Kindred Dick. Cette figure de style dickienne téléporte le spectateur dans un univers où ce dernier sait pertinemment que quelque chose cloche et où il éprouve une certaine incompréhension. Au cœur du décor qui s'avère être en réalité le lieu d'un trompe-l'œil, il se retrouve plongé dans une fiction astucieusement orchestrée. À l'instar du côté magique décrit dans la nouvelle *La Cafetière*, de Théophile Gautier, les artistes insufflent la vie à leurs œuvres par le biais de machines. La machine prend le contrôle des œuvres atteignant, grâce au génie de l'artiste, une certaine autonomie. La prosopopée est ainsi appelée, au cours de l'exposition, à revêtir plusieurs degrés d'interprétation, allant de l'inoffensif à la dangerosité.

### L'appartement fou : là où le quotidien prend vie

Vu la dimension et la composition de l'espace du CENTQUATRE-PARIS, il est naturel que l'exposition soit répartie en plusieurs sections distinctes. Situé au cœur des « Écuries », *L'appartement fou*, ainsi nommé pour l'exposition, renferme une quinzaine d'œuvres. Inspirés par la chambre à coucher décrite dans l'œuvre de Gautier, les commissaires d'exposition Gilles Alvarez et José-Manuel Gonçalves ont su tirer profit du lieu afin de proposer, sous la forme d'un appartement, des œuvres inspirées du quotidien. Cependant, cet appartement ne ressemble en rien à ce que l'on pourrait imaginer. Bien que les commissaires aient su exploiter les divisions déjà existantes en vue de créer les différentes pièces (cuisine, salon, chambre, salle à manger), de la confusion et de la désorganisation s'imposent. Deux des quatre salles ont particulièrement retenu notre attention : il s'agit de la cuisine/salle à manger et du salon. Le salon, pièce centrale de cet appartement,

propose sept œuvres des plus inusitées. Au centre de la pièce prône *Balance From Within*, de Jacob Tonski : un canapé de vaudeville, objet usuel dans un salon, qui se tient en équilibre sur une patte. Maintenu à la verticale par des poids, l'illusion qu'il pourrait se redresser à tout moment pour reprendre sa position initiale perdure et rien ne va comme il devrait. Ce canapé dédaigne sa fonction principale puisqu'il se pâme devant le spectateur, lui offrant ainsi sa plus belle parure. Contrairement au canapé en extase, le *Miroir Fuyant* de Thomas Cimolai présente, quant à lui, un miroir qui refuse obstinément d'accomplir sa fonction principale. À chaque tentative du spectateur, le mécanisme pivote, avec pour résultat qu'il est impossible de s'y regarder. Comme dans de nombreux appartements, on y trouve un portrait : *Art Student*, de Marck, présente une jeune femme sous forme de portrait numérique. Sous nos yeux, cette dernière prend subitement vie, allume, fume une cigarette et en expulse la fumée à l'extérieur du cadre.

Au cœur de cette pièce se retrouve l'œuvre intitulée *tempsréel*, du Québécois Maxime Damecour. Constituée d'un fil fluorescent, de rubans métalliques quadrillés, d'une plateforme portable lustrée et d'un stroboscope, cette sculpture cinématique de Damecour exhibe, à la manière du montage vidéo, le mouvement des matériaux. L'usage du stroboscope cause un flou instantané, créant l'illusion que le fil fluorescent se dédouble. Au cœur de l'exposition, de par le mouvement vertical qu'il effectue, ce fil s'apparente entre autres aux bras des anciennes tables tournantes. Bien qu'aucune trame sonore ne fasse partie de l'œuvre et que cette dernière se trouve isolée des autres par d'épais rideaux de velours noir, elle évoque tout de même le processus cinématographique et photographique dans les différentes phases de lumière et d'obscurité produites par le stroboscope. De par ce mouvement continu, le spectateur a l'impression d'assister à une représentation cinématographique.

L'autre pièce de cet appartement qui attire notre attention est la cuisine. Le spectateur pénètre dans une pièce où les œuvres exposées sont relatives à la cuisine. *Tablespoons*, de Samuel St-Aubin, en est un parfait exemple. Il s'agit d'un mécanisme robotique comprenant huit cuillères dont la moitié contient des œufs. Les cuillères tournent sur elles-mêmes dans le sens horaire ou antihoraire, exécutant une danse programmée par l'artiste. Toutefois, avec cette idée de contrôle et de perfection, lorsque le mécanisme robotique arrive au point où les œufs doivent changer de cuillère, si les œufs ne possèdent pas une forme parfaite ou s'ils arrivent sur la seconde cuillère quelques secondes trop tard, ils se brisent sur le sol, créant en quelque sorte une omelette géante. Avec l'œuvre *My Answer to Ecology #2*, de Charbel-Joseph H. Boutros, le spectateur assiste également à un combat à mort entre un radiateur et un frigidaire.

Deux œuvres de Michel de Broin se démarquent également : *Bleed*, de même que *Keep on Smoking*. L'œuvre *Bleed* met en représentation une perceuse désélectrifiée percée de cinq trous par lesquels s'écoulent des jets d'eau. Selon l'artiste, il

s'agit de provoquer des réactions inattendues chez le spectateur puisque l'utilité première de l'objet se trouve ici changée. Bien que le spectateur ne perçoive qu'une perceuse, on remarque qu'elle acquiert une tout autre signification dans cette exposition. En effet, elle fait office de robinet. L'œuvre *Keep on Smoking* met en scène une bicyclette qui, à force de pédaler, produit de la fumée. Cette œuvre cache une réflexion de nature écologique sur le fait combiner un moyen de transport écologique avec un moteur produisant du gaz carbonique, ce qui s'avère contradictoire. Afin d'accentuer cette contradiction, une vidéo accompagne l'œuvre. Elle montre l'artiste en train de pédaler au cœur d'une forêt, rappelant ainsi sa réflexion écologique autour de l'œuvre.

#### **Quand la machine est en contrôle : l'enfer de l'humain**

En poursuivant sa visite dans le Halle des Aubervilliers du CENTQUATRE, le spectateur est confronté à un renversement : autant cette première partie de l'exposition démontrait des objets usuels dont la fonction première était détournée, autant le reste de l'exposition fait place à un véritable contrôle des machines sur la perception, mais également sur l'humain. Parmi les œuvres, la performance de Cod.Act, *Nyloïd*, était révélatrice de ce à quoi le spectateur devait s'attendre. Sous les traits d'un aranéide, les trois câbles, le point de jonction entre eux et la trame sonore propulsent le spectateur dans un univers catastrophique. De par l'immensité de l'œuvre, les câbles faisant office de pattes prennent soudainement vie et le spectateur perçoit la souffrance, mais également le caractère menaçant de ce monstre tripode. Bien qu'il soit retenu au sol, ce tripode réussit à plusieurs reprises à nous montrer toute sa sensualité et sa sensibilité.

Dans le même ordre d'idée, *Inferno*, performance de Louis-Philippe Demers et Bill Vorn, présente l'opposé de tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Contrairement aux œuvres précédentes où l'humain concevait un système qui contrôlait l'œuvre, ici, c'est la machine qui contrôle l'humain. Inspirés par les différents niveaux de *L'enfer* de Dante et de *L'enfer du Singapourien* de Haw Par Villa, les cinq volontaires sont attachés au plafond par des câbles et portent des combinaisons robotiques. Pendant une dizaine de minutes, leurs torsos et leurs bras se retrouvent prisonniers de la machine, et ils doivent exécuter les moindres faits et gestes qu'elle leur intime de faire. Bien que le caractère iconographique lié à ces deux titres littéraires soit fort, l'œuvre de Demers et Vorn s'avère être en réalité un gigantesque « rave », une soirée dans une boîte de nuit où les corps dansent au son de la musique électronique. L'ajout du stroboscope, des lumières tamisées rouges et blanches et les gestes identiques des participants accentuent l'idée d'un châtement. L'enfer est ainsi vu comme étant une fête où, au lieu de souffrir pour l'éternité, le damné doit danser, répétant les mêmes mouvements éternellement.

#### **Physical : prosopopée perceptive**

Lors du vernissage, une dernière performance a su capter notre attention, celle de l'artiste et compositeur québécois 4X (alias Alain Thibault) ainsi que de l'artiste

américain Matthew Biederman, *Physical*. Dans la lignée d'*Inferno*, les deux artistes proposent une performance alliant une musique électronique inspirée des pistes de danse et un support visuel informatique aux motifs quelque peu psychédé-liqués. Au son de la musique, les motifs grandissent, rapetissent, se brouillent, changent de couleur. L'objectif principal de cette performance est de jouer avec la notion de perception du spectateur en surchargeant l'œil et l'oreille. Cette surcharge amène d'autant plus le spectateur à se questionner qu'il est sollicité de toutes parts. Ces deux artistes souhaitent que celui-ci prenne « conscience des frontières perméables entre l'œil et l'oreille », lorsque la vue et l'ouïe sont sollicitées en même temps<sup>2</sup>. Avec cette performance, ces deux artistes poussent le thème de la prosopopée dans une direction inattendue. En effet, la machine contrôle l'image et le son, mais ce sont ces deux éléments qui jouent sur notre perception. Dès lors, la machine se doit d'être assistée par les deux artistes et ne peut agir seule.

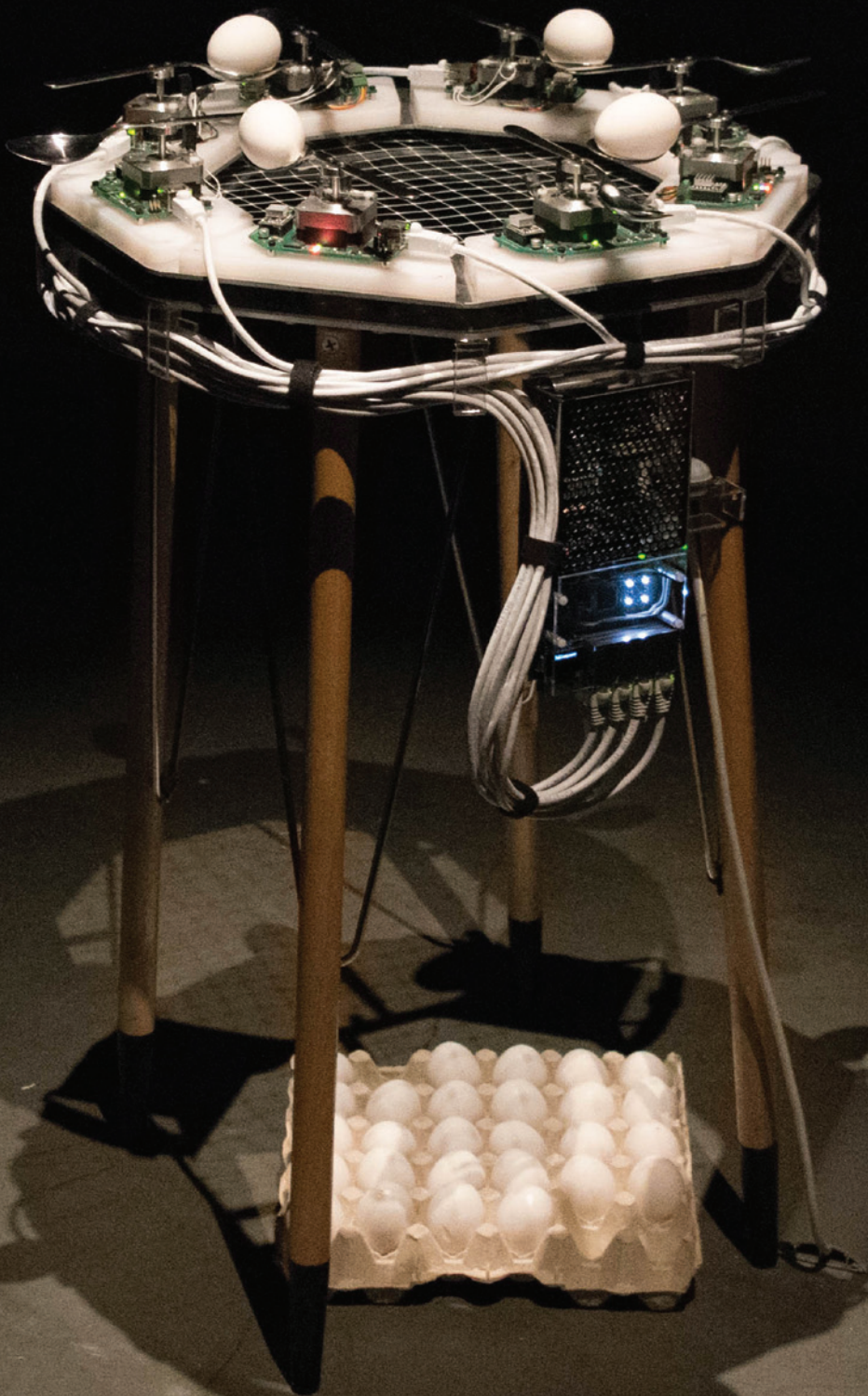
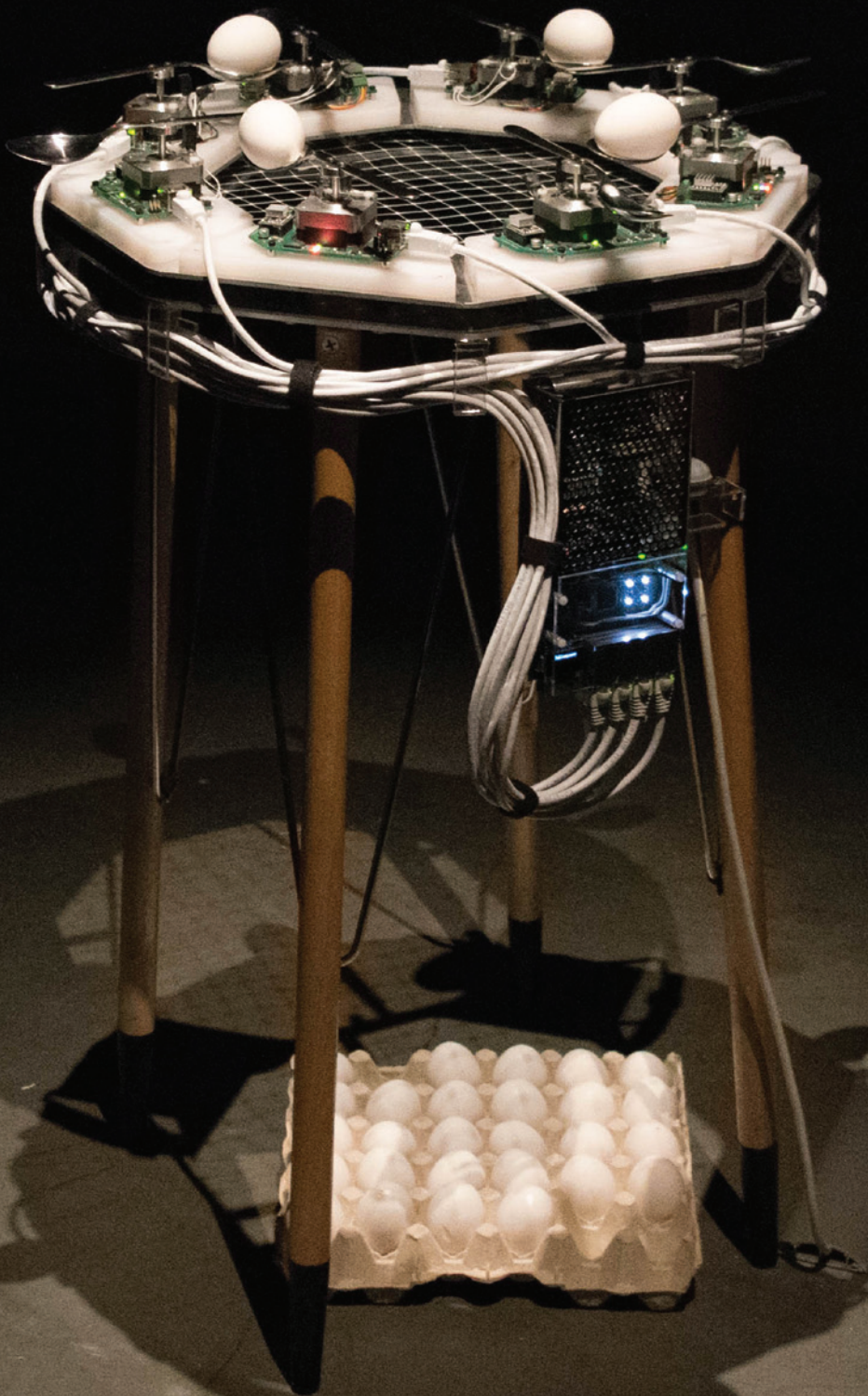
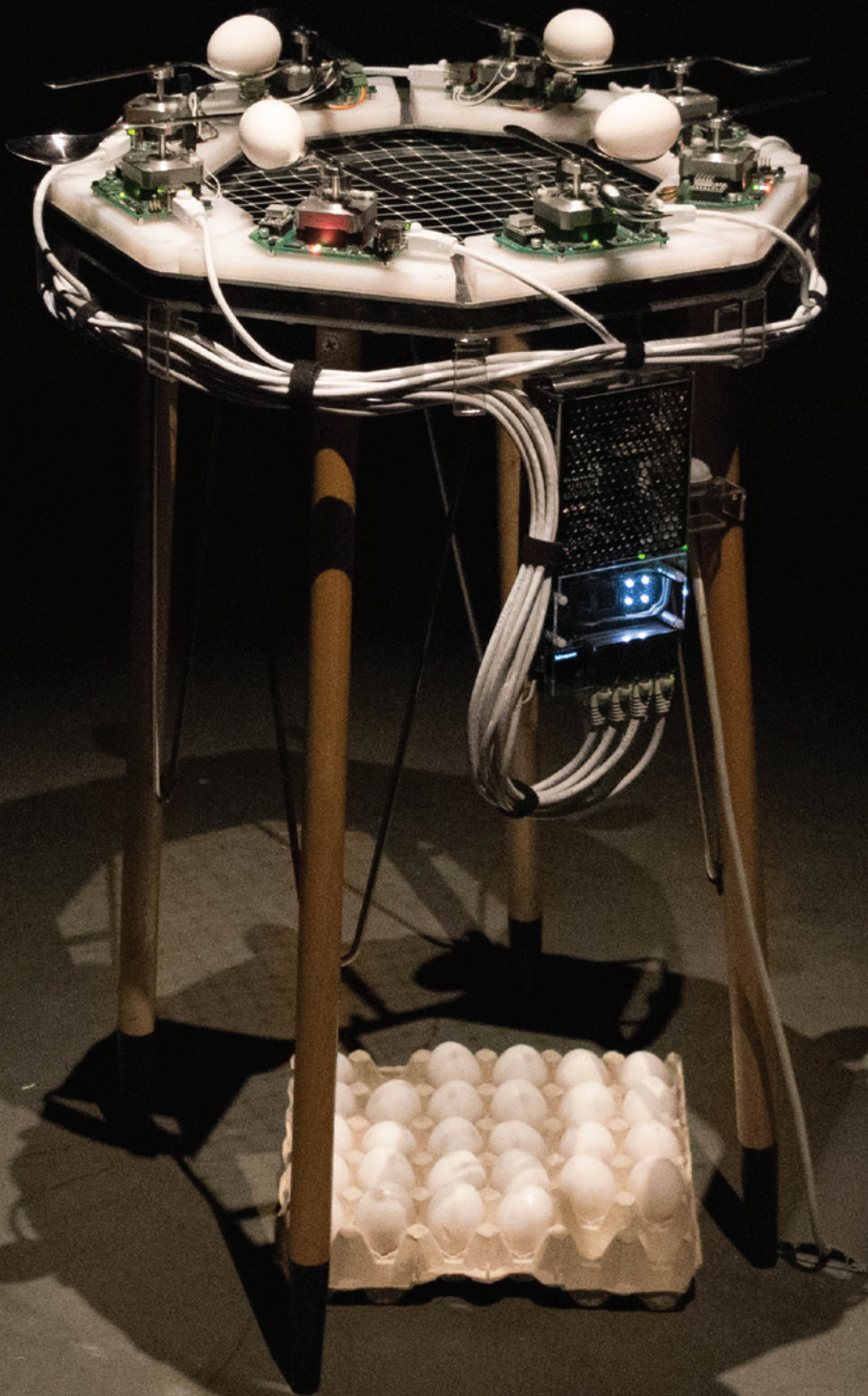
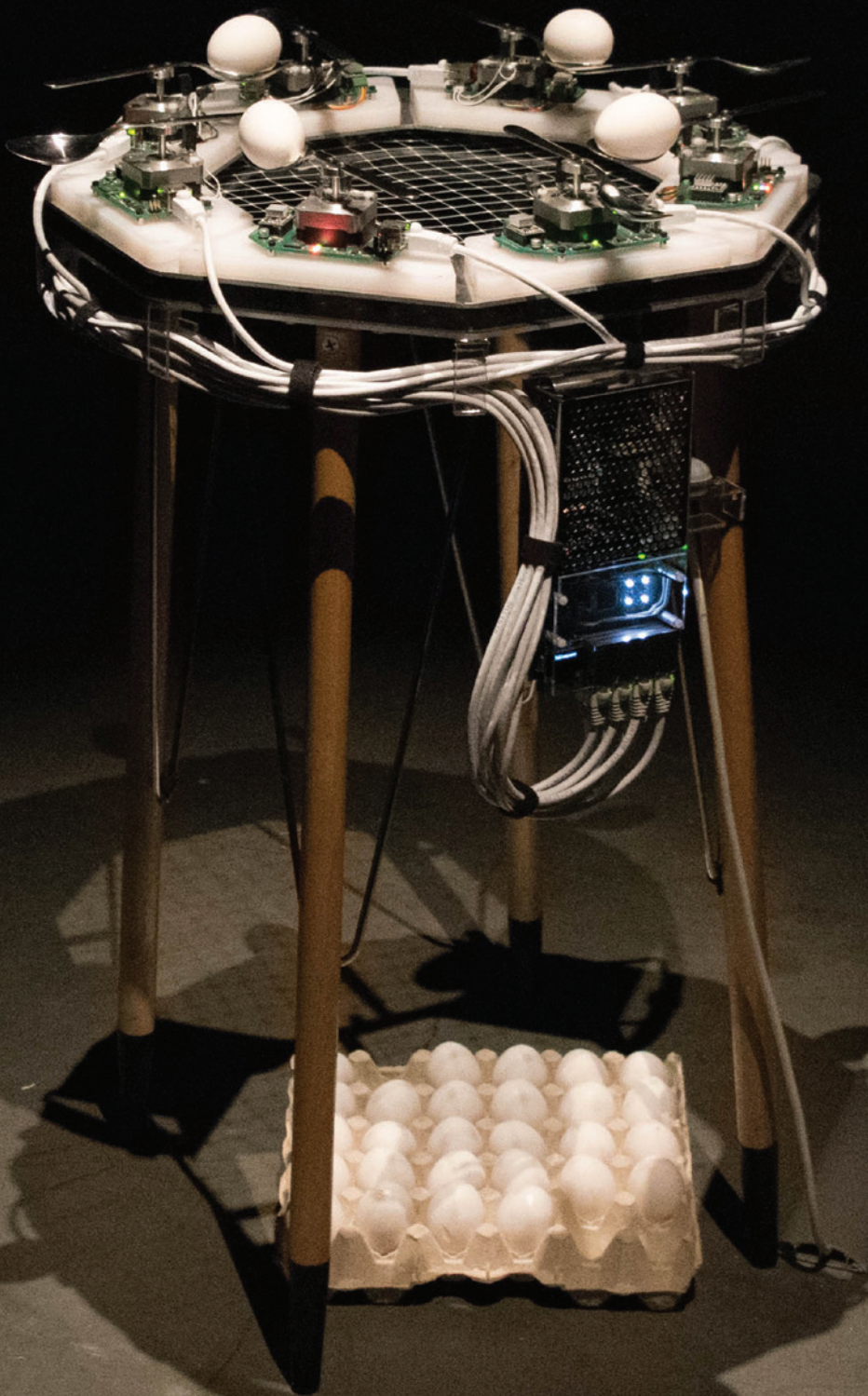
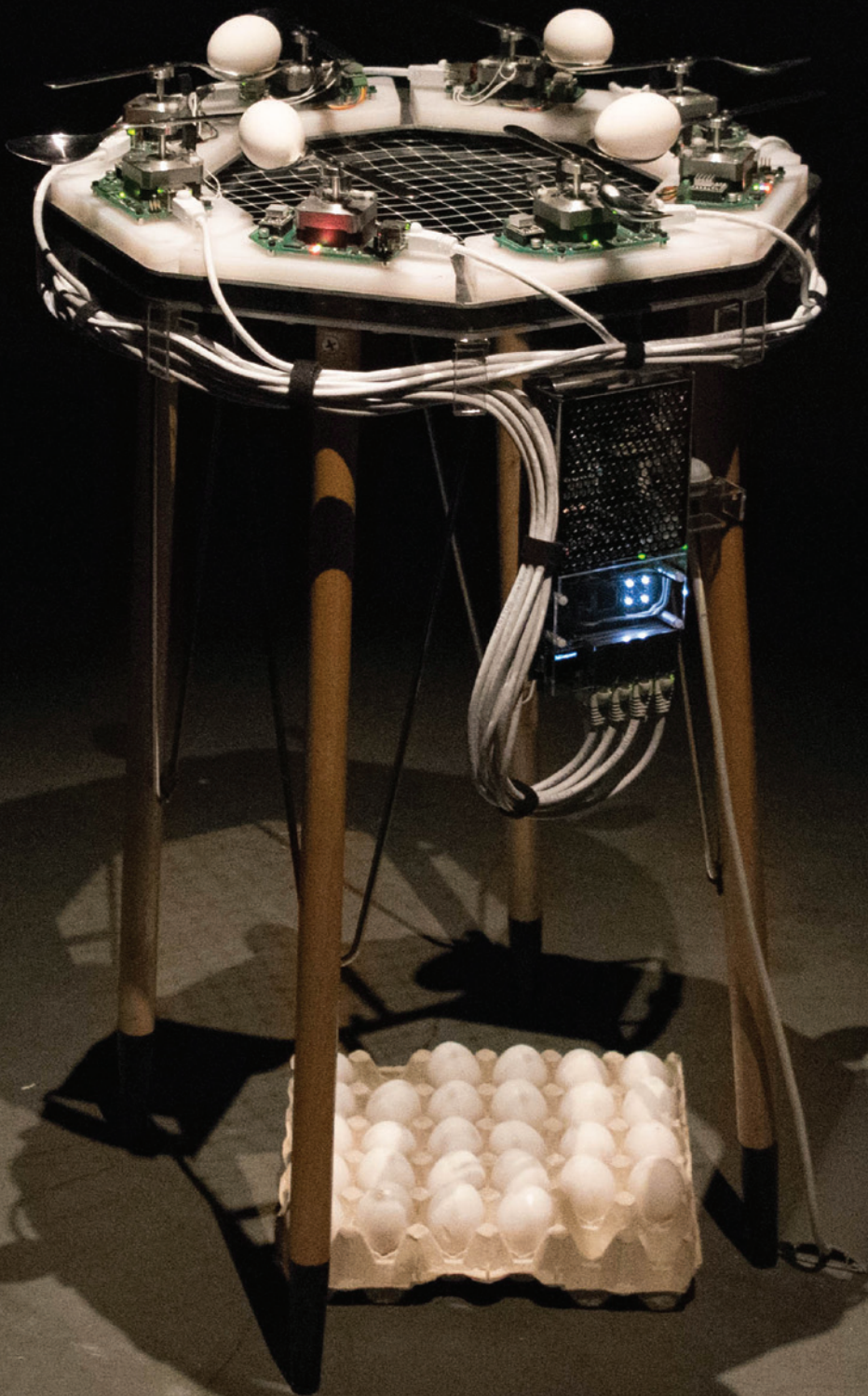
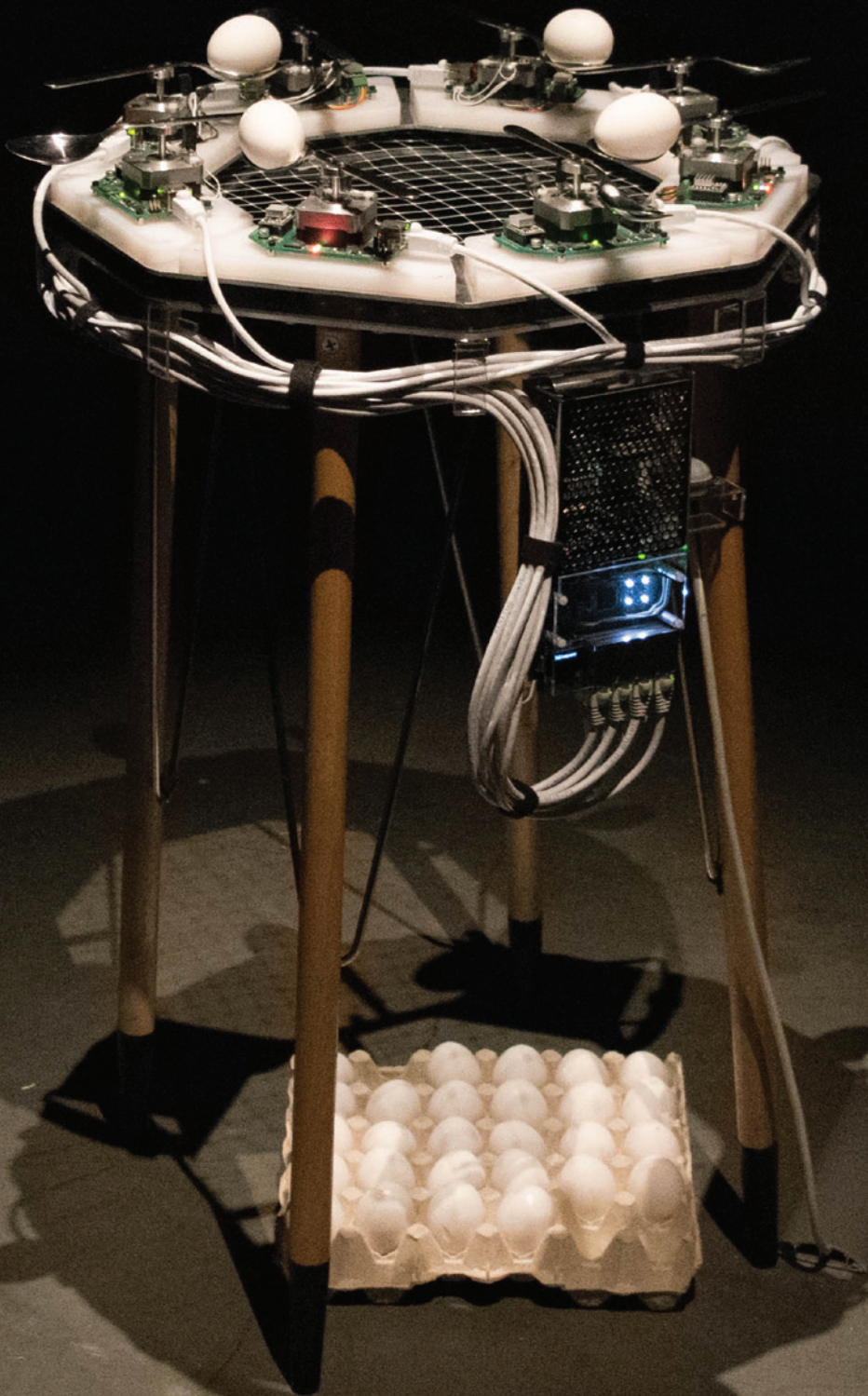
Bien que toutes les œuvres soient quelque peu éloignées les unes des autres, il est possible d'observer la prosopopée sous différents angles. Manifestement, ces artistes ont su démontrer toute l'étendue des possibilités liées à la prosopopée. Passant de l'objet du quotidien aux robots dansants, la prosopopée permet aux artistes en art numérique d'exploiter des avenues éclectiques. Bien qu'elle se termine fin janvier 2016, cette biennale verra son prolongement québécois prendre forme d'avril à septembre 2016.

Marie-Claude Lacroix

**Marie-Claude Lacroix** termine actuellement une maîtrise en Histoire de l'art à l'Université de Montréal. Elle s'intéresse principalement à l'art contemporain et actuel, mais plus particulièrement à la figure de l'artiste. Ses recherches portent entre autres sur l'autobiographie et l'autofiction.

1 « Prosopopée : quand les machines prennent vie », Némo 2015 Biennale internationale des arts numériques Paris / Île-de-France, en partenariat avec Québec Digital Paris / Île-de-France. Commissaires d'exposition : Gilles Alvarez et José-Manuel Gonçalves, en partenariat avec Alain Thibault et ELEKTRA. Présenté au CENTQUATRE-PARIS, du 1<sup>er</sup> octobre 2015 au 31 janvier 2016. Les œuvres de ces artistes québécois sont également présentées dans le cadre de Québec Digital Paris / Île de France. Il s'agit ici d'une collaboration entre ELEKTRA et Arcadie Île-de-France, afin de promouvoir les talents québécois et français au sein de ces deux territoires. D'avril à septembre 2016, Montréal accueillera une programmation française au sein de sa Biennale internationale d'art numérique (BIAN).

2 Mutek (Auteur inconnu). *Matthew Biederman et 4X (CA)* (2015), [www.mutek.org/fr/hub/artists/8735-matthew-biederman-4x](http://www.mutek.org/fr/hub/artists/8735-matthew-biederman-4x).

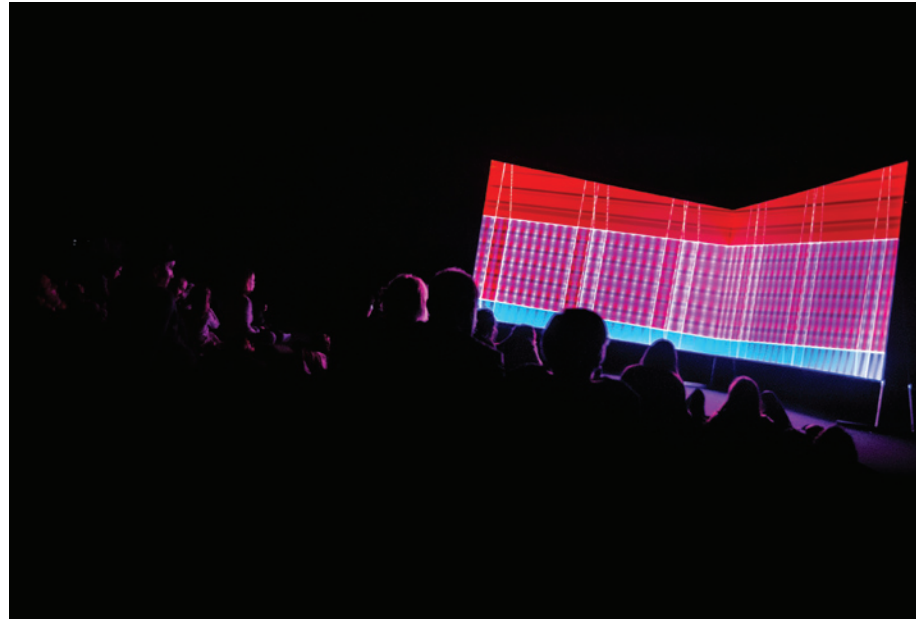




Louis-Philippe Demers et Bill Vorn, *Inferno*. Performance, machines.



Matthew Biederman et Pierce Warnecke,  
*Physical/Perspection (square)*. Performance.



Michel de Broin, *Bleed*. Perceuse, eau.

